

DE LA LANDE DES HIGHLAND

En taches rousses, blanches ou noires, sur lesquelles tombe la pluie,
Ce peuple de cornés, d'beef écossais, arpentent la pente ou la prairie ;
Pourtant livrées sans kilt, ces bêtes à cornes musent chez les cornemuses des Highland,
Et décortiquent, en portés-piques boulimiques, les décors typiques des no man's land,
Ces montagnes rus-tiques, classiques chez les pictes et les Mac, - ceux qui ont ces terres
[désolées ;

Ces troupeaux nés dans un trou paumé sont bien pratiques pour qui veut rester fauché,
Car ces troupes de masses scots à la croupe mastoque, en groupe mastiquent et taillent,
Sur le plancher des vaches, ces taures à tort et à travers dévorent du pré vert,
Feuille après feuille et, croies-moi, il n'y a pas mieux pour se mettre sur la paille !

Elles ruminent sous la bruine et dans la brume sans rhume, jouent à glace-cows l'hiver,
Elles prennent d'assaut les cols buissonniers, les troc-haies, elles font partir en fumier les
[pâtures,

Et sur les prés d'un bourg, il faut les voir brouter les angles laids hors du champ !
Grâce à leur boulot monstre, des loques naissent beaux et nouveaux plants,
Herbes nouvelles et landes nettoyées, oui!, grâce à elles, la bio top perdure ;

Alors, c'est vrai, les jolies fleurs disent qu'elles sont un peu peau d'vache,
Les cols chics dans les prés normands, qu'elles meuglent français comme des vaches
[andalouses ;

Mais elles font la belle et elles nous attachent quand elles s'attellent à la tâche,
Toujours vaches à l'aise ; même s'il leur arrive parfois d'avoir un petit coup de bouse...

En tout cas, nous, depuis qu'on a eu cette idée de génisse, on a l'amour vache :
Jamais décaties les cattle ! Avec elles t'es tranquille, tu t'relâches, t'es relax, y'a la vache !
Caser la broute est facile - ces panses bêtes avalent, c'est inouï!, s'qui, ailleurs, se gâche -
Et, aller de mâle en pis ou les voir faire leurs gras veaux annuels, ça nous scotchent !
Tellement qu'on en ajouterait bien une ou deux, pour faire plus d'accros aux branches !
Oui, tiens ! Une autre paire, quiètes, osseuses ; et ça reste une autre paire...
[d'outre-Manche !

ET L'EAU, DOLINE ?

Plic! Plac! Ploc!

**Une, puis deux, puis mille gouttes mises bout-à-bout dans un ciel d'époque,
Saluent les vieilles branches et tombent en avalanche pour ouvrir un bar à pluie ;
La terre à cet endroit porte un imperméable et de ce trou d'bois là, je surgis, -
J'émerge de sous les plates écorces et je redeviens flasque et opaque ;
L'atterrissement est raté, les petites pépites d'eau se crashent et crépitent,
Et leurs stalagmites claquent et coulent à pic dans l'étui bucolique de ma flaque ;
Les têtards au nez nu plat font la moue et les nénuphars aux pétales douces en profitent...**

**Protégeant des rayons, je deviens alors garde-boue dans un cadre élu mignon ;
Je me nourris sur ma nappe, ça coule de source, et je soigne mes végétations ;
Parfois, il m'arrive qu'arrivent sur ma rive ces espèces qui s'abreuvent par neuf, - ou dix,
Ces troupeaux d'ongulés, je trouve ça beau!, viennent ici, femelles, filles, mâles et fils,
Et ceux qui se désaltèrent me soulagent du poids de la fonte et me redonnent la forme ;
D'autres fois, la danse des lèche-bottes, des algues dans ma flotte, me fait teintée vert ;
À la surface, flore florescente et flottante, des fleurs m'effleurent et me transforment,
Et sous la ligne de flottaison, des amphibiens que les flots tentent font des
[combinaisons de plongées éphémères ;**

**Sur mes berges et mes quais, j'héberge mes gaies bergeronnettes qui se marrent ;
Quand ces passereaux, qui tirent de l'eau leur chasse, larguent les amarres,
Ils font rase-motte à petits cris, et là, gare à l'insecte qui près du rocher s'prélasse,
Au beau et fragile ailé lépidoptère qui erre sans en avoir l'air et non loin de là passe ;
Car, s'ils se retrouvent le bec dans l'eau, c'est toujours pour un bourre-pif,
Un ravitaillement en vol afin que la proie en gésier gise, elle, prise sur le vif ;**

**Et puisqu'on déballe nos histoires d'eau, en ces journées qu'on aime annuelles,
Puisqu'on parle de choses qui vont faire marais,
Puisqu'on touche à l'habitat du val mérantais,
Pénétrons ces lieux de Sources pétrifiantes - une partie qui ne manque pas de sel ! -
Un endroit où tout est calme, tuf et sol figé,
Où tout doit rester de marbre ; une zone calcaire aux gènes solidifiés ;**

**Et pour faire durer le plaisir de cette escapade charmante et jolie en vals fourrés,
Moi, la grande mare à tons divers, je vous invite à faire les cent pas en senteurs
[dans les sentiers avenants ;
Ensemble, passons de cascades en prairies, de friches en parcelles boisées, -
Et prière de ne pas marcher sur des oeufs, même si le terrain devient glissant !**

BUCOLIQUE PARC

Bienvenue !

**Bienvenue dans ce decorum où la main de l'homme a déjà posé des pieds,
Implanté des plants et planté des plantes, un plan de pentes douces en cambrousse,
Où l'on pratique la rescousse des mousses pour que les pousses poussent ;
Bienvenue à mi-chemins, ami humain, bienvenue à bucolique parc !**

**Ici, tes frères bipèdes me font sortir de ma réserve naturelle et me démarquent,
Ils estiment légitime que j'assimile l'ancienne baraque des princes ;
Alors, ils tracent une ligne des marcassins pour délimiter mes frontières,
Me coupent l'herbe sous les pieds, m'imposent des suspensions alimentaires,
Font fructifier les versements en nature que je fais à mon compte,
Et pour mettre en valeur mes défile-haies, pratiquent la tonte ;**

**Mais, attention!, c'est pas parce que je parais encaissée que je ne suis pas en bois ;
Ici, en effet, plus de pénurie d'essences, je suis du genre qui prend racines !
Gardes la voie et tu pourras faire la tournée des troncs, l'heureux tour de bâtons,
Tu pourras même prendre une petite mousse,
Tranquillement assis à l'ombre des hêtres de mon moulin ;**

**Oui, tes cousins ont décidé, à la vue de la vallée, de la mettre en thèses
De l'étudier, d'y faire de la restauration, de défendre son empire du milieu ;
Depuis, les libellules à nouveau pullulent, se bousculent, se dorent la pillule,
[survolent les monticules et les campanules ;
Depuis, les chauve-souris peuvent enfin reposer le pied dans la grotte ;
Depuis, on peut enfin filer là papillons et les crapauds croissent dans la flotte ;**

**Mais pour que d'autres que toi viennent ici faire leurs tours de passe-pas,
Il reste encore une interrogation - de taille? -, à propos des panneaux de signalisation :
Mettre ou n'en pas mettre ? Telle est la question !**

LE CONTE DE LUYNES

Je suis ce Luynes qui n'a jamais péché, ce Luynes qui a osé jeter la première pierre ;
Moi, mâle sain et seigneur, j'ai prié les indicibles saints d'ici, j'ai déposé des requêtes,
J'ai fait déplier des dessins, j'ai établi des plans sur le domaine, j'ai quêté des maquettes,
- Pour sûr, la vallée de la Mérantaise a avalé mes rentes à l'aise !
Mais j'ai validé l'idée et donné mon aval afin de prendre en ce val mes aises,
Or donc, j'ai fini jadis mon édifice et ses artifices, - oui, j'ai bâti ma bâtisse chez les Orce,
[hier ;

D'autres après moi ont posé leurs malles sur le dédale de mes dalles ;
D'autres que moi ont planté ces grilles, qu'il faut parfois refaire forger ;
D'autres que moi ont creusé ce bief, ce détournement d'eau mineur, en parfaits fieffés ;
Ceux-là, aux premiers jets de l'aube, donnaient aux augets de l'aube la force de l'hydro ;
Ceux-là voulaient rouler la meule dans la farine, se faire du blé avec des céréales,
Jetant de la poudre aux vieux, qui font leurs courses en sac, et du vrac aux nobliaux ;

Et puisqu'il fallait un siège local, un fier et beau logis aux cierges et aux bougies,
Certains, ils ou elles, chrétiens et fidèles, ont, par idéal, devant mon castel édifié belle
[chapelle ;

Oh!, pas de cinquième colonne, certes, mais quatre piliers pour appui,
Un fronton voulu à volutes, sans ampoules, aux pots à feu dressés vers le ciel ;
Un important portail maniériste mais qui, pourtant, d'entrée enguirlande la Vierge,
Oui, cet ouvrage imposant, livré en bouts portants, est ouverture imposant à la Pure – les
[feuillages ;

Beaucoup de ces pierres qui défiaient la foudre hier sont devenues poudre et poussières ;
Il y a eu les révolutions naguère, les démolitions, la guerre ; il y a ce temps qui oblitère ;

Et tu ne connaîtrais rien de moi, Jean de Luynes,
Et tu ne verrais là rien qu'un amas patent de ruines,
- Ou peut-être les logements d'une ville, le ciment d'immenses parkings,
Des engins de terrassement dévalant la vallée, précédant les buildings,
Ou bien encore un carrelage de branchages, d'épines, de pièges à vêtements -
Oui, peut-être ne verrais-tu rien d'autre ici qu'un sauvage enchevêtrement,
Sans la présence d'esprits de qualité, d'hommes et de femmes investis et impliqués,
Des personnes qui raisonnent, qui donnent un futur au présent sans dégommer le passé ;

Et bien sache, que ce sont eux, par leurs efforts d'hier et d'aujourd'hui
Et par la voix d'un haut parleur, qui me proposent sans conditions ce pont d'Ors ;
Dès lors, toi qui a stoppé tes pas rapides sur cet antique pont-galerie, à Chateaufort,
Apprends alors que grâce à eux, j'existe encore et qu'à cette heure, à nouveau je revis...